

Alain Daniélou, dans son livre « La Fantaisie des dieux et l'aventure humaine », précise que la théorie de la réincarnation n'apparaît que dans l'hindouisme tardif, car elle n'appartient pas au shivaïsme, qui est la religion primitive de l'Inde, ni au védisme. « Elle provient du jaïnisme qui l'a transmise au bouddhisme, puis à l'hindouisme moderne », écrit-il, en apportant à cette affirmation d'autres précisions intéressantes

p. 19

« Ce que tu sèmes, tu le récoltes », dit l'Évangile.

Mais dans l'Évangile on trouve aussi une autre hypothèse porteuse de sens, qui aujourd'hui me semble plus satisfaisante que celle de la réincarnation et à laquelle je donne plus volontiers mon adhésion : la foi en la résurrection.

Contrairement à ce que l'on pense, cette foi en la résurrection n'est pas le propre du judéo-christianisme, on la retrouve aussi dans l'hindouisme, où, à côté de la croyance populaire à la réincarnation, on affirme la possibilité de la résurrection, de l'anastasis, c'est-à-dire de la nouvelle naissance, la naissance d'en haut dont parle l'Évangile de Jean. En sanskrit, on distingue le mot punarjanman, “réincarné”, qui selon la racine punar traduit à la fois un mouvement de retour en arrière et une répétition, et le mot dvijanman, qui traduit, selon la racine dvija, celui qui est “deux fois né”, “né de nouveau”, sorti de l'enchaînement des causes et des effets, au-delà du moi et de l'espace-temps, appelé à devenir un jivan muleta, un “libéré vivant”, éveillé dès cette terre à sa condition d'éternité, “déjà ressuscité”. En anglais, on distingue bien également les deux termes back again (de retour) et born again (né de nouveau).

p. 20

Se réincarner c'est encore appartenir à « l'être pour la mort », prolonger du temps ; ressusciter, c'est sortir du temps, ne plus “être pour la mort”, demeurer dans le Vivant. Croire à cela sans avoir été touché ne serait-ce qu'un instant par une autre dimension me semble difficile. Pourtant on peut se poser honnêtement la question : que reste-t-il quand il ne reste plus rien, qui suis-je avant ma naissance, qui suis-je après ma mort, qu'est-ce qui meurt quand je meurs, qu'est-ce qui naît quand je nais, qui passe, qui demeure ?

p. 21

« Tant que vous vous sentez compétent et en confiance, la réalité reste hors de votre portée. À moins que vous n'acceptiez l'aventure intérieure comme mode de vie, la découverte ne viendra pas à vous... N'être rien, ne rien connaître, ne rien avoir, c'est la seule vie digne d'être vécue, c'est le seul bonheur qu'il soit bon de posséder. Vous devez trouver votre propre voie. Si vous ne la trouvez pas vous-même, ce ne sera pas votre voie et elle ne vous conduira nulle part. Vivez avec sérieux votre vérité telle que vous l'avez trouvée, agissez en fonction du peu que vous avez compris, c'est l'application sérieuse qui vous fera faire la traversée, et non l'habileté, la vôtre ou celle d'un autre.

Ne pas tricher, ne pas blesser, n'est-ce pas important ? Ce dont vous avez besoin par-dessus tout, c'est de paix intérieure, qui exige l'harmonie entre l'intérieur et l'extérieur. Faites ce en quoi vous croyez et croyez en ce que vous faites. Tout le reste n'est que perte de temps et d'énergie. »

p. 80

— “Celui qui Est”, continua le vieillard, peut prendre corps, il peut avoir un visage, l'illimité peut se manifester dans une forme, l'infini et le fini, l'incrédé et le créé, “Dieu” et l'homme ne sont pas séparés ...

p. 88

Pourquoi nier mon corps ? Il m'avait fait suffisamment souffrir pour que je ne doute pas de son existence, et puis n'était-ce pas dans un corps que je disais que le corps était une illusion, n'était-ce pas un être fini qui disait que seul l'infini existe, tout ce qu'on sait de “Dieu”, ou de “l'Absolu”*, n'est-ce pas l'homme relatif qui le sait ?

Pourquoi nier cet espace qui m'était apparu au moment de la mort, ce “Je Suis” qui Est quand je ne suis plus ? Pourquoi nier que dans le regard d'un enfant il y a “plus” que l'interaction non évidente des molécules qui le composent, est-ce vraiment le hasard et la nécessité qui produisent l'art des grands génies et la bonté des saints ?

Il y avait dans le visage de ce vieillard rencontré à Istanbul quelque chose qui contenait la matière et qui ne lui était pas soumis ; le hasard et la nécessité il les avait acceptés, mais il en avait fait une œuvre, une foi, une destinée, comme il avait accepté ses rides et les grands cernes sous ses yeux. Mais à travers ces rides quelque chose se riait du temps, à travers ses yeux, une lumière « non faite, non créée », se mêlait à la clarté du jour.

p. 92

* quel qu'en soit la nature de sa représentation symbolique dans les cultures diverses
[n. du transcripteur]

Je m'attendais à trouver des poux dans les monastères, mais pas de la haine !

p. 98

“L'Amant et l'Aimée sont Un.”

p. 100

Se tenir là enfermé en soi-même, sans ouverture à l'autre, sans présence au Tout Autre. N'est-ce pas « s'asseoir à la table des pécheurs » comme le fit un peu à la même époque Thérèse de Lisieux ? Vivre dans le cœur et dans l'esprit les tourments de celui qui se révolte, qui dit non à l'amour, qui refuse Dieu et s'en ferme dans son autosuffisance ? N'être qu'un “ego”, qu'un “moi” séparé de sa source, un individu contre tous les autres individus ; incommunicabilité, mauvaise et douloureuse solitude de l'homme contemporain.

p. 110

Il me fallait maintenant trouver du travail, mais trouver un travail qui me laisse suffisamment d'espace pour poursuivre ma quête intérieure, ce n'était pas évident.

p. 115

Loin de n'être que la religion ou la tradition exotérique que l'on connaît actuellement sous ce nom, le christianisme à ses origines avait, tant par ses rites que par sa doctrine, un caractère essentiellement ésotérique, et par conséquent initiatique. On peut en trouver une confirmation dans le fait que la tradition islamique considère le christianisme primitif

comme ayant été proprement une *tariqah*, c'est-à-dire en somme une voie initiatique, et non une *shariyah*, ou une législation d'ordre social et s'adressant à tous ; et cela est tellement vrai que, par la suite, on dut y suppléer par la constitution d'un droit "canonique", qui ne fut en réalité qu'une adaptation de l'ancien droit romain, donc quelque chose qui vint entièrement du dehors, et non point un développement de ce qui était contenu tout d'abord dans le christianisme.

Il m'apparaissait ainsi évident que l'Église orthodoxe avait gardé la vraie tradition chrétienne et que l'Église romaine avait succombé au droit canon, Je découvrirai plus tard que ce n'est pas si simple.

p. 117/18

Le loup, dans la tradition, est souvent lié à des divinités lumineuses, comme Apollon dit *Lukogènes*, "né du loup". Zeus est parfois nommé *Lukios*, "à forme de loup". Le mot grec désignant le loup, *lukos*, est très proche de *lyke*, "lumière". Un chant mortuaire roumain recommande :

« Paraîtra encore le loup devant toi.

Prends-le pour ton frère car le loup connaît l'ordre des forêts.

Il te conduira par la route plane vers un fils de roi, vers le paradis. »

Gengis Khan prétendait descendre d'un loup bleu, la demeure de ce loup se trouve dans le ciel et la lumière... La foudre du ciel est un loup bleu, dit-on en Turquie, loup céleste d'une virilité de couteau qui ...

p.122

... à l'époque on se contentait de commenter les "effets néfastes du Concile".

Le père Laure, par sa sensibilité, était sans doute proche de ce milieu, mais par sa doctrine et sa fidélité à Rome il s'en éloignait. Il m'apprit à discerner et à ne pas trop mélanger la religion et la politique, qu'elle soit de gauche ou de droite. Je me souviens d'une paroisse de Nantes où il prêchait le Carême. Le curé et le vicaire, ayant des opinions politiques différentes, ne partageaient plus la même table et ne pouvaient plus célébrer l'eucharistie ensemble. Deux Églises sous le même toit, qui se servaient du même Évangile pour se justifier et envoyer l'autre en enfer. Ayant voulu réconcilier les deux prêtres, le père Laure se retrouva l'ennemi des deux. Il lui fut difficile de célébrer dans la joie la victoire du Christ sur la bêtise, la violence et la mort !

p. 133

*... je compris que pour tenir dans la solitude il fallait avoir ainsi une vie très structurée.

p. 151

"... un homme a renoncé à paraître sage aux yeux des hommes."

Le piège, en effet, quand on s'est engagé sur une voie spirituelle, c'est de se prendre au sérieux : ce qui avait pour fonction de nous faire aller au-delà de l'ego peut au contraire en venir à le flatter et à le mettre en état d'inflation — « Moi je jeûne ! Moi je prie ! Moi je... » Dans l'Évangile de Thomas, Jésus met en garde contre ces pratiques, bonnes en soi, mais qui peuvent devenir occasion de pharisaïsme, sinon de narcissisme spirituel : « Arrêtez le mensonge.

p. 173/74

*« Ce n'est pas parce que tu lèves les voiles que tu feras lever le vent, mais si tu as levé les voiles et que le vent souffle tu auras moins à ramer. »

Le vent souffle souvent sur des embarcations sans voiles.

p. 176

« Prier, c'est être attentif à ce qui respire dans la profondeur de notre souffle. Beaucoup de gens ont de très hautes idées sur “Dieu” (ou de “l'Absolu”), ils ne savent pas comment ils respirent. S'ils savaient, “Dieu” leur apparaîtrait beaucoup moins lointain ! “Dieu” est là dans tout ce qui vit et respire, il n'en demeure pas moins inconnu, mais c'est un inconnu tout proche dont on respire l'haleine dans le moindre de nos souffles.

La conscience de ta respiration te fera sortir de tes rêves. Tu reviens au présent, tu reviens à la réalité, à ce qui te fait être en cet instant.

Ta vie physique ne tient qu'à un souffle, ta vie spirituelle ne tient qu'à la conscience de ce souffle.

p. 179

« À l'expir, pense à ton dernier souffle, là où tu iras après la mort ; tu y es déjà à la fin de ton expir. À l'inspir, pense à ton premier souffle, là où tu étais avant ta naissance ; tu y es encore à la source de ton inspir. »

p. 180

*Sentir le cœur de l'autre battre
dans sa propre poitrine ?

Sentir l'intelligence de l'autre
éclairer et balayer nos propres pensées ?

Et cette chaleur dans le sang
dans le souffle... ?

On ne peut en parler tant qu'on ne l'a pas vécu, et quand on l'a vécu on ne peut plus rien en dire...

“I shin den shin” — transmission-transfusion “de mon cœur à ton cœur”, “de mon être à ton être”, disent seulement les Japonais.

Deux regards

Une lumière

Deux ailes

Un oiseau.

Maintenant

où est-il l'Oiseau ?

Demeure l'Espace
qui connut son vol.

p. 240-41

« Curieusement, l'expérience de l'Être ne manque jamais de faire apparaître son ennemi. Partout où se manifeste l'Être essentiel surgit le monde antagoniste. L'ennemi est une puissance qui contrecarre ou détruit la vie voulue par "Dieu". Plus l'orientation vers le surnaturel est nette, plus est déterminé l'engagement de l'homme à son service, plus sûrement il trouve devant lui l'ennemi acharné à l'écarter de la voie juste. Ce n'est pas une pieuse légende, mais une donnée d'expérience qui ne peut s'expliquer logiquement. Dès qu'un homme a reçu la grâce d'une expérience de l'Être, quelque chose vient troubler, dans les heures qui suivent, l'état de béatitude où l'avait transporté l'expérience qui le libère et l'engage il ne s'agit pas d'une compensation psychologique qui, par loi d'équilibre, fait suivre la joie débordante par une dépression ou l'état de tristesse par une exubérance que les circonstances ne justifient pas. »

p. 245-46

C'est Jésus, homme de paix, qui refuse, fût-ce au prix de sa vie, de tuer, de sacrifier l'autre... « Ma vie, on ne me la prend pas, c'est moi qui la donne », disait-il, affirmation royale de sa liberté...

[...]

... avaient développé en moi une passivité, juste et bonne en milieu contemplatif, dangereuse dans un monde où on se sert facilement de votre a priori de bienveillance pour toute sorte de manipulations ...

p. 256

Si dans le Christ "il n'y avait que oui", il savait aussi dire non, non aux marchands du temple, non à l'injustice et au péché. La force de ces "non" authentifiait la qualité de son oui à la Vérité et à un Amour sans complaisance.

[...]

Jean et Hildegarde Goss Mayer, ces deux apôtres de la non-violence qu'il me fut donné de rencontrer lors d'un passage à Vienne, me faisaient remarquer qu'entre la violence et la lâcheté « Gandhi préférait encore la violence ».

Marie Balmory dit aussi : « Le masochisme, c'est présenter la même joue à celui qui frappe, pour qu'il recommence. La "sainteté", c'est présenter une "autre" force à celui qui frappe pour qu'il s'éveille. »

p. 257-58

« On ne bâtit pas un couple sur le mensonge. »

p. 265

... ne fais pas de la forme une idole. Mariage, vie religieuse, n'ont de valeur que par l'amour qu'on y introduit. Dieu seul est Dieu. « Aime et fais ce que tu voudras. »

Ne sacrifie rien, ce n'est pas à toi de trancher.

[...]

La Réalité ne te plaît pas ? Elle t'aidera à aller au-delà de ce qui te plaît et ne te plaît pas, au-delà du petit "moi" qui juge, elle te fera sortir de "ton monde". Tu viendras "au monde". Tu

es déjà mort, tu n'es pas encore né.

p. 266

La “sagesse”, ce n'est pas vouloir à tout prix ne plus jamais souffrir, c'est accepter la souffrance et la mort comme éléments inévitables de la vie humaine (inévitables et transitoires)*.

p. 310

* (et du fait de cette “acceptation”, en être quelque part “libéré” (n. du transcripteur])

Dans les milieux monastiques que j'avais fréquentés jusqu'alors, je n'avais rencontré que peu de regards spirituels sur le sexe. Certains textes des Pères du désert en faisaient même une chose immonde et dégoûtante. Le résultat, c'était souvent des êtres déchirés en eux-mêmes, craintifs ou méprisants. Je n'avais pas beaucoup rencontré de “chasteté heureuse”, discours freudiens et discours ascétiques se faisaient la guerre dans mon esprit, or il me semblait que les uns et les autres avaient leur part de vérité à nous transmettre.

Chez certains collègues dominicains, j'avais pu observer le passage d'un excès à l'autre, les plus intransigeants dans leur jeune âge se montraient les plus dévoyés après la cinquantaine, ils chantaient des cantiques à la Vierge et fréquentaient les prostituées. Émile Coué disait que le cerveau moyen est gouverné par la loi de l'effet contraire. Nous allons droit vers ce que nous voulons éviter, parce que l'objet de notre crainte occupe le centre de notre conscience. Les religions ont voulu nous délivrer du sexe, résultat : les religieux ne pensent “qu'à ça”.

p. 324

Graf Diirckheim avait attiré mon attention sur la répression du féminin, chez les femmes comme chez les hommes d'ailleurs, qui empêche un certain accès à l'Être essentiel. De la même façon, pourrait-on dire qu'on ne peut comprendre l'Évangile sans avoir éveillé en soi une certaine dimension féminine, contemplative ? que le Logos ne se révèle en nous qu'à la Sophia ?

La culture occidentale est une culture d'esprit masculin. Du développement unilatéral des qualités viriles résulte la méconnaissance, sinon la répression, des potentialités féminines. Parce que la vision de la réalité dans laquelle nous vivons est déterminée en priorité par ce qui est accessible à la définition rationnelle et à la maîtrise technique, l'âme est nécessairement brimée. Un critère d'appréciation basé sur l'efficacité et ses résultats mesurables refoule le monde de la sensibilité, de l'harmonie intérieure et des sentiments. Jusqu'ici l'émancipation féminine a plutôt représenté l'émancipation de l'élément masculin chez la femme, car nous nous trouvons encore sous le signe d'un monde du “père”, orienté vers une activité efficace, le travail et un comportement respectueux des lois.

L'égalité de la femme concerne ses droits à l'intérieur d'une société de la productivité. Le féminin est souvent condamné, non seulement chez l'homme mais aussi chez la femme, à un destin fantôme. Son énergie refoulée prend alors une place importante parmi les forces d'ombre de notre temps, celles qui bloquent le chemin de l'Être essentiel.

L'éveil à la vie initiatique contribuera donc très probablement à rendre au féminin sa place dans la synthèse intégrale de la vie. Pour accéder librement à l'initiation, il faut que soient dégagées les forces émancipatrices du féminin.

... sources du monachisme et d'ouverture au monde contemporain :

« Originellement, le moine est un laïc qui, fatigué ou insatisfait de la médiocrité d'une existence "mondaine", rompt avec un certain type d'insertion dans la société pour se consacrer à la recherche de la Vérité. Si la Vérité a des visages multiples (qu'on l'appelle "réalisation", "libération" ou "salut" selon le contexte culturel dans lequel elle s'inscrit), elle a aussi des exigences multiples (silence, solitude, exercices psycho-physiques, sobriété, etc.). »

C'est à tous ces hommes et ces femmes qui cherchent la Vérité, à tous ces laïcs qu'on appela par la suite des moines tant cette quête les occupait tout entiers (monos : un celui qui tend à unifier le champ de "l'ardence")

p. 343

Nos contemporains ont reconnu l'importance du corps. Le corps n'est pas perçu comme le "tombeau de l'âme" (Platon), mais plutôt comme le "temple de l'Esprit" : un temple demande plus de soin et d'entretien qu'un tombeau. Il s'agit de le rendre de plus en plus accueillant, transparent à, la Présence infinie qui l'habite. La pratique du yoga, un, certain nombre d'exercices psychophysiques, la relaxation, la bioénergie pourront faciliter cette ouverture du corps aux énergies vivifiantes ...

p. 347

Par l'étude, la lecture des livres sacrés, mais surtout par la méditation et l'assise silencieuse, les membres du monastère devaient apprendre à se pacifier, à se délivrer de toutes ces "turbulences" mentales qui les empêchent de voir le Réel "tel qu'il est". Ces trois dimensions de l'homme : dimension corporelle, dimension psycho-affective, dimension noétique et spirituelle, sont inextricablement liées.

p. 349

Quand tant d'hommes et de femmes passent des années sur les bancs des écoles et des universités apprendre des choses plus ou moins utiles, il semble raisonnable de consacrer au moins quelques années à la recherche de « ce qui est vraiment » et, avant de mourir, il n'est pas ridicule de chercher à se connaître soi-même.

p. 350

La synergie d'un centre culturel et d'un monastère ne pouvait être pour moi que féconde, car on rencontre trop souvent des intellectuels pour qui l'expérience des profondeurs ne veut rien dire, et des "spirituels" pour qui toute recherche intellectuelle semble superflue. Or le monde d'aujourd'hui a besoin de "saints qui aient du génie" ou de "génies qui soient des saints". Si les hommes sont divisés entre eux, c'est d'abord parce qu'ils sont divisés en eux-mêmes. Travailler à la réunification de l'esprit, du cœur et du corps de l'homme, c'est travailler à la réunification de tous les peuples de l'humanité.

Utopie ? Pour moi c'était une orientation : « ne pas séparer ce que "Dieu" avait uni » à la Sainte-Baume, le gîte, le monastère, le centre culturel. C'est-à-dire la pratique de l'accueil à tous, qui implique discernement et miséricorde ; la vie contemplative, qui implique rigueur

et disponibilité ...

p. 352

Il ne s'agissait pas de tout mélanger, ni de tout opposer, mais de rester fidèle à cet écho dans notre vie quotidienne et dans notre méthode de travail de la christologie chalcédonienne « distinguer — unir ne pas confondre — ne pas séparer » !

Il ne s'agissait pas non plus de hiérarchiser ces différentes disciplines selon l'arbitraire ou la santé de notre système corticothalamique : chacune a son importance et toutes ont à se référer à une certaine qualité d'être et d'attention, à un certain désir de transformation, de métamorphosis (pour parler comme les premiers chrétiens à propos de la Résurrection).

p. 353

Une spiritualité qui n'accepte pas de relativiser ses “expériences intérieures” au contact d'une culture respectueuse mais néanmoins critique risque de s'enfermer dans la peur ou le mépris de ce qu'elle ignore (cela peut être une partie du composé humain ou l'autre moitié du monde qui ne partage pas sa croyance). Angélisme craintif, sectarisme agressif, les caricatures du spirituel ne sont pas moins fréquentes aujourd'hui qu'hier et ne sont l'apanage d'aucune tradition. Le plus fréquent est d'utiliser la spiritualité tout comme la culture pour alimenter les eaux du moulin de “Narcisse”.

p. 354

« Si le christianisme veut maintenir son affirmation à l'universalité, il est mis au défi d'intégrer les valeurs, les spéculations et les expériences des grandes traditions spirituelles de l'humanité, faute de quoi il lui faudra accepter d'être réduit à n'être qu'une secte particulière qui demeurera dans l'histoire de l'humanité comme ayant utilement pourvu pendant vingt siècles aux besoins religieux d'une certaine région du monde civilisé. »

De grands noms, qui devinrent aussi de vrais amis, nous aidèrent à instaurer un dialogue de qualité, sans a priori unitaires ou réducteurs, dans le respect des différences.

p. 356

D'un point de vue chrétien, des théologiens comme C. Geffré nous rappellent que nous sommes passés, en théologie, des religions d'un modèle “ptoléméen” un modèle “copernicien”... Il s'agirait donc de dépasser l'ancien modèle, qui conférait un rôle central et exorbitant au seul christianisme par rapport à toute l'histoire religieuse de l'humanité, pour adopter un nouveau paradigme, un nouveau modèle selon lequel toutes les religions, y compris le christianisme, seraient relatives à ce mystère central que constitue l'expérience de la Réalité ultime.

Mais avant d'avoir accès à cette Réalité ultime, mon travail d'analyse, la fréquentation des milieux psychiatriques et mes études en psychologie me rappelaient la nécessité d'explorer, sinon de purifier, notre appareil psychique et les mémoires qui l'encombrent, souvent facteurs d'intolérance et de faux jugements.

p. 357/58

... les dominicains taxèrent par la suite “d'ésotérique” (je parlais de la “philocalie”,

recueil des grands textes sur la prière des Pères du désert) ...

p. 362

La grâce de “Dieu”*, beaucoup le savent, ne passe pas toujours par les hommes ; un chat, une fleur, l’océan ou une montagne nous disent parfois d’étranges mots d’amour.

À la Sainte-Baume tous “les plans de l’Être” semblaient davantage communiquer ; le minéral, le végétal dialoguaient avec l’animal, l’humain et l’angélique. Le « don des langues », c’est aussi comprendre le langage des mouches, de la nappe phréatique et de la Grande belle Ourse par temps de mistral...

p. 364

* quel qu’en soit la nature de sa représentation symbolique dans les cultures diverses [n. du transcripteur]

LA SAINTE-BAUME

Ni syncrétisme ni sectarisme

L’enracinement et l’ouverture

Les dominicains de la province de Toulouse et l’évêque de Fréjus-Toulon accusent le Centre international de la Sainte-Baume d’être une secte et de pratiquer le syncrétisme. Qu’en est-il exactement ?

Il est dommage que la majorité des “accusateurs” de la Sainte-Baume n’y soient jamais venus ou ne soient jamais entrés dans la pratique et dans l’étude de ce qui y est proposé. Ceux qui nous connaissent savent que la Sainte-Baume n’est pas une secte. Au contraire, pour beaucoup c’est un lieu de rencontres et de confrontations (comme il en existe peu en France) entre les cultures et les religions dans le respect de leurs différences.

Notre souci a toujours été d’éviter à la fois et le sectarisme et le syncrétisme le sectarisme parce qu’il est limitation et enfermement sur soi, repliement sur un dogme ou une doctrine qui ne peut mener qu’à la sclérose, sinon à la stérilité. Il s’agit également d’éviter le syncrétisme parce qu’il est mélange disparate d’éléments traditionnels tirés de leur contexte, fusion hâtive de ce qui n’a pas été reconnu dans sa différence et son altérité, fusion-mélange qui est alors caricature de la véritable union-unité.

Ni sectarisme ni syncrétisme, notre attitude est celle de l’enracinement et de l’ouverture.

p. 371

C’est l’Esprit de ces sources qui rafraîchit aujourd’hui le cœur de ceux qui cherchent “Dieu” et qui ne peuvent plus se satisfaire des eaux vaseuses de prédications moralisantes au rationalisme désuet. Malheureusement beaucoup de chrétiens, et même des évêques, semblent ignorer ces sources. Ils prennent la « théologie apophatique » pour de l’ésotérisme, alors qu’il s’agit de la voie royale de la théologie aux premiers siècles de l’Église. Ils parlent du “théandrisme” comme d’une théorie occultiste, alors qu’il s’agit de la théologie de l’Incarnation dans la tradition des Pères.

Aujourd’hui les hommes ont soif de l’eau pure des Sources. Qu’on ne leur en veuille pas s’ils se détournent des égouts.

Y a-t-il encore quelque chose à dire à propos de cette accusation de syncrétisme ?

Oui, que la Bible est un chef-d’œuvre de syncrétisme ! Tous les exégètes sérieux savent ce

que le peuple d'Israël a emprunté aux nations environnantes, que ce soit la sagesse des Égyptiens ou les grands mythes assyro-babyloniens. Qui pourrait nier par ailleurs les influences de la gnose et du stoïcisme dans les écrits de saint Paul ou de saint Jean ?

Il s'agit là d'un “syncrétisme inspiré”, qui discerne, qui assimile et adapte à la vocation qui lui est propre ce qu'il y a de meilleur dans ce que l'Esprit inspire aux “autres”. C'est ce que continuera à faire par la suite la grande tradition chrétienne en assimilant autant que possible l'héritage grec sans trahir l'héritage sémitique. Qu'on songe à Origène, Clément d'Alexandrie, Grégoire de Nysse, Maxime le Confesseur, jusqu'à Thomas d'Aquin, qui “assimila” la philosophie d'Aristote au point d'en faire la “doctrine commune” de la théologie catholique romaine. C'est vrai qu'il fut en son temps accusé de dangereux syncrétisme !

p. 372-73

Si le christianisme n'est pas capable d'accueillir toutes ces sagesse qui viennent d'Orient, il se condamne, comme le dit bien Henri Le Saux, à devenir une “secte” qui a contribué pour un temps au développement économique et spirituel de l'Occident.

Il y a aussi cette peur à l'égard de ce que nous découvrons dans la psychologie des profondeurs.

Qu'avons-nous à craindre ? Qu'avons-nous à perdre ?

Si la psychologie et l'analyse peuvent nous aider à purifier nos représentations de Dieu, tant mieux. Nous n'avons rien d'autre à perdre que nos illusions, et chaque illusion perdue nous rapproche un peu plus du Réel, un peu plus de Dieu. La foi véritable passe par cette remise en question radicale de nos pseudo-certitudes, et aujourd'hui tout le monde sait qu'on ne parle pas toujours au nom de Dieu avec un cœur Pur, mais qu'on peut se servir de lui, de Sa parole, de Ses Écritures pour dominer sur autrui, s'infiltrer dans les consciences et les manipuler.

Enseigner la psychologie aux chrétiens n'a pas d'autre but que de susciter leur discernement, préserver leur liberté. Il ne s'agit nullement de détruire leur foi mais de la rendre plus intelligente. C'est-à-dire moins manipulable, plus libre...

p. 374

Dans le rapport intitulé Sectes ou mouvements religieux, défi pastoral, rendu public par le Saint-Siège le 3 mai 1986, on peut lire (cf 3,3) Le développement de l'ésotérisme gnostique, en particulier, atteint le christianisme en son cœur et représente aujourd'hui un défi plus redoutable peut-être que celui de l'incroyance, dans la mesure où il tend à vider le vocabulaire chrétien (conservé) de son contenu, dans la mesure où des croyants commencent à pratiquer la “double appartenance” et où se développe une sorte de contre-culture “païenne” qui pourrait devenir la culture d'un grand nombre dans les classes moyennes et les jeunes générations en Europe. Le nœud du problème ne se situerait-il pas là ?

Il conviendrait d'abord que les auteurs de cet article définissent ce qu'ils entendent par ésotérisme et par gnose. Saint Paul parle du esoanthropon, c'est-à-dire de l'homme intérieur. L'ésotérisme dans l'Évangile et les Épîtres ce n'est rien d'autre que la connaissance de l'homme intérieur, ou encore de “l'homme caché”, l'homo absconditus à l'image du Deus absconditus dont parle saint Pierre. L'apôtre Paul est assez clair à ce sujet quand il dit aux chrétiens qu'il a dû leur donner du lait et non de la nourriture solide parce qu'ils sont trop

“psychiques”, trop enclins aux jalousies et aux discordes. Ce n'est que lorsqu'ils seront devenus “spirituels” », “pneumatiques”, qu'il pourra leur révéler la Sagesse réservée aux parfaits (cf. I Corinthiens 2-3). Et qu'est-ce que cette sagesse, sinon la gnose véritable ; la participation à la connaissance que Dieu a de Lui-même dans l'Esprit-Saint ? Qui a “vidé le vocabulaire de son contenu” ? Il faudrait que les théologiens contemporains redonnent aux mots gnosis et epignosis le sens profond qu'ils avaient dans les premiers siècles du christianisme, pour ne pas les confondre avec ses dégénérescences dont furent témoins les divers gnosticismes historiques.

p. 374/75/76

On oppose aussi souvent la gnose d l'amour ?

Alors que la gnose véritable est l'union de l'intelligence et de l'amour. Fusion de l'intellect et du cœur. Sans cette union, l'intelligence est froide, sans cœur, sans compréhension. Sans cette union, le cœur est stupide, sans lumière. Le christianisme actuel avec ses théologiens secs, cerveaux sur pattes, qui dissèquent les Écritures sans “chaleur spirituelle” et avec ses croyants pleins de bonne volonté et de générosité aveugle, sans intelligence de leur foi, ne manifestent-ils pas assez le manque dans lequel nous sommes d'une gnose véritable ?

p. 376

Quand je pense à ce que disait Swamiji, le “gourou”* d'Arnaud Desjardins « Swamiji n'a pas d'autres pouvoirs qu'une infinie patience, un infini amour », si être “gourou” c'est être le témoin de cette infinie patience, de cet infini amour, je ne suis vraiment pas encore “gourou” !

p. 377

* dans ce terme souvent connoté péjorativement, il est entendu qu'il s'agit d'un être ayant parachevé sa propre libération, ou tout du moins, une personne ayant mûri suffisamment sur une voie spirituelle authentique et qui est “dense dans l'expérience” de « l'ordre juste des choses », plus communément désigné par le terme “dharma” dans la tradition d'origine culturelle dont il est question.

Si on veut vivre, enseigner dans le monde, mieux vaut alors être marié. Cela est davantage conforme à la tradition (le célibat des prêtres catholiques romains n'a été rendu obligatoire que tardivement), et cela peut paraître également plus sain. La psychologie des profondeurs nous a suffisamment montré les déplacements de la libido (volonté de pouvoir, perversions diverses) pour qu'on ne se méfie pas du prêtre célibataire, mais je ne joindrai pas ma voix à celle d'une presse spécialisée qui dénonce assez vivement les névrose provoquées par des hommes à la maturité incertaine. Un de mes frères dominicains m'a dit que dans l'ordre et dans l'Église, on pouvait avoir autant de maîtresses ou d'amants que l'on veut, à condition de ne pas s'engager légalement à leur égard.

En effet, dès qu'on pose un acte légal, on est un peu plus responsable de ses actes ... Mais je ne voudrais pas m'attarder là-dessus sinon pour dire que je respecte le mariage comme je respecte le célibat. Dans un cas comme dans l'autre, nous serons

jugés sur l'amour. Aucune voie n'est plus facile que l'autre ...

p. 377-78

Certains amis dominicains me supplièrent de divorcer, cela ne choquait personne que j'aie une femme dans ma vie ; mais surtout pas de mariage légal. On me cita le nom d'un certain nombre de frères qui avaient femme et enfants. On pouvait vivre en parfait concubinage, entretenir ou être entretenu par des “mignons”, cela n'empêchait pas de célébrer canoniquement et de donner l'absolution...

p. 380

Pourquoi l'Universel, pour se manifester, doit-il s'ancrer dans le particulier, le particularisme d'un peuple, d'un homme ? Ou, pour parler un langage plus oriental, pourquoi faut-il que le “sans forme” s'éprouve dans la forme ? Tout ce qu'on sait d'un “au-delà de l'ego”, c'est toujours à travers un ego, c'est un ego qui en parle. Tout ce qu'on sait de “Dieu”, on le sait à travers les limites et l'expérience d'un homme, que celui-ci s'appelle Abraham, Moïse, Jésus ou Mohammed etc ; et ce “Dieu” a toutes les “imperfections” de la culture et de la société dans lesquelles ils ont vécu. C'est à partir de leurs limites qu'ils indiquent une réalité plus vaste.

p. 383

Les paroles du patriarche Athénagoras me reviennent à la mémoire.

« Ce qui manque le plus aux hommes d'Église, c'est l'Esprit du Christ, l'humilité, la dépossession de soi, l'accueil désintéressé, la capacité de voir le meilleur de l'autre. Nous avons peur, nous voulons maintenir ce qui est périmé, parce que nous en avons l'habitude, nous voulons avoir raison contre les autres. Nous dissimulons sous le vocabulaire d'une humilité stéréotypée l'esprit d'orgueil et de puissance. Nous jouons à l'écart de la vie. De l'Église nous avons fait une organisation comme les autres. Toutes nos forces sont passées à la mettre sur pied, elles passent maintenant à la faire fonctionner. Et cela marche, plus ou moins, plutôt moins que plus, mais cela marche. Seulement, cela marche comme une machine, comme une machine et non pas comme la vie. »

Mon choix fut toujours de ne pas trop me préoccuper de la machine et d'entretenir la Vie.

p. 387

Avoir ce minimum de conscience qui permet de mesurer l'infini qui distingue “ma” réalité de “La” Réalité suffit à me garder ouvert et à ne pas m'enfermer dans cette relative réalité comme dans une coquille ou une idole.

p. 394

Le “croyant” qui ne sait pas douter, non pas de l'Absolu, mais de lui-même est dangereux. il se servira d'un “Dieu” ou d'une “Vérité” qu'il « a » pour asservir et dominer ceux qui “l'ont pas”.

Le mystique [lui] “n'a rien”.

p. 395

—

Être prudent avec ceux qui font tinter leur trousseau de clefs devant nos esprits, avec

cette promesse d'ouvrir toutes les portes. Des portes qui ouvrent sur quoi ? Sans doute sur le plus narcissique de nous même, qui n'a besoin que d'être vu pour être flatté...

Ces porteurs de clefs pourraient bien être nos pires geôliers, ceux qui veulent nous faire croire que le Ciel est "là" et nulle part "ailleurs" et vendre l'espace de leur lucarne au prix de l'immense bleu...

La où je veux aller il n'y a pas de chemin.

Là où je veux entrer il n'y a pas de porte.

Là est ce qui est depuis toujours, que nul ne peut me donner, que nul ne peut me prendre.

Il n'y a rien à garder, rien à défendre ...

p. 396

Si « Tout ce qui s'enseigne ne vaut pas la peine d'être appris », c'est que la mémoire seule s'en empare, c'est-à-dire le "moi" et la pensée. Or je ne connais la vérité que lorsqu'elle se révèle Vie au-delà du "moi" qui l'appréhende.

Tout ce que je sais c'est la mort qui me l'a appris : je vis encore de la certitude de ce qui a survécu à un coma profond, plus exactement à un électro-encéphalogramme plat...

Tout ce que je peux encore apprendre aujourd'hui n'est-ce pas l'amour qui me l'apprendra ?

... l'amour qui est sans doute la façon la plus intelligente de mourir :

... servir plutôt que se dissiper.

se donner plutôt que se perdre...

p. 397

« Ce n'est pas la vérité en elle-même qui fait mal, mais en tant qu'elle détruit une croyance » (Nietzsche). Ce n'est pas le soleil qui nous blesse ce sont nos yeux qui ne sont pas préparés à tant de lumière. (Nantes)

Décider d'être heureux, ne pas ajouter au malheur de l'humanité, ne serait-ce que par une plainte ou par une pensée... Volonté de ne pas nuire, de ne pas attrister. Ce n'est pas encore de l'amour ni de la sagesse, c'est le commencement de l'éthique. Pour beaucoup c'est déjà de l'héroïsme...

[...]

Ne pas s'arrêter à la surface ni dans les bas-fonds, aller jusqu'à la Profondeur. Ne pas s'arrêter dans les méandres du conscient et de l'inconscient, aller jusqu'au Silence qui les contient. (Los Angeles)

Ne pas renoncer à ce qui est bon, renoncer à ce qui nous blesse et nous abîme :

p. 398/99

... la capacité d'entrer en relation avec l'autre c'est avoir des bras, un cœur, un sexe, c'est avoir une place pour l'autre en soi, c'est ne pas être entier tout seul, c'est découvrir que le sens du monde "on le trouve à deux ...", c'est dans la communion du Vivant qu'il se donne et se révèle.

p. 399

Ni un itinéraire ni une errance, la vie intérieure est itinérance. Le chemin n'est pas tracé à l'avance, nos points de repères, nos bornes et nos balises souvent s'effacent ou sont emportés

par le vent. Pourtant le chemin a un sens, une orientation. Dans le désert, plus important qu'une carte, est une boussole, pour ne pas perdre le nord. Quel que soit le désert à traverser, tu n'es jamais vraiment perdu si dans ce désert tu as un cœur.

p. 402

Là où cèdent nos forces, se réveille une nouvelle énergie. Là où s'arrête notre compréhension naît une autre Conscience.

Découvrir qu'il y a en soi plus grand que soi, plus aimant, plus intelligent que soi, c'est ce qui nous donne la grâce ...

p. 407

Puis ce fut l'absurde de la désillusion, la pleine lune n'était pas le soleil, la sagesse que je cherchais n'était pas la Sagesse, Narcisse ne pouvait contempler le reflet de son visage que dans les eaux mortes, pas dans de l'Eau vive.

p. 414

Je peux être heureux, infiniment heureux et en même temps blessé de toutes parts, "parce que l'Amour n'est toujours pas aimé" et qu'il m'est toujours aussi dur d'aimer la Vie et les vivants.

Comment peut-on ainsi boire à la Source et avoir encore soif ? Connaître la paix et éprouver le manque ?

Pourquoi éprouver tant d'amour et n'être bien qu'en solitude ?

La maturité, paraît-il, est proportionnelle au nombre de paradoxes ou d'ambiguïtés que l'on peut endurer. Quarante ans est un âge où, selon Jung, on peut prétendre entrer dans un processus d'individuation ...

p. 415

« L'absurde et la grâce » - Jean-Yves Leloup, Éditions Albin Michel © 1994